

quiétude, comme ce voyageur fatigué qui entre dans son église, et, doucement, s'y repose du long chemin et de la température brûlante. Si douloureusement agité n'ait été le milieu du jour, le calme se fait vers le soir. Tout change alors, tout s'éteint, tout s'efface et l'on remercie la divine Providence qui a permis que l'amour terrestre, qui dure une heure, fût remplacé par une paix qui ne finit plus.

Parcourant ses allées, s'attachant avec un soupir dans ces cultures, donnant encore un conseil au jardinier, le général dirige lui-même sa route vers le gouvernail de la roue de devant d'une petite voiture, et toujours sa fille marche à ses côtés. Triste et mélancolique est la promenade du vieux guerrier devenu invalide. C'est la fin d'une courageuse et utile existence, héroïque à ses jours.

Mais cette amertume de la maladie est adoucie par un dévouement filial, et le général de la Chênaie ignore la tristesse cruelle qui, trop souvent, accompagne la fin d'une vie solitaire, abandonnée. Les promeneurs reviennent au château sitôt que la brise se fait moins tiède. Berthe prend son aiguille. Elle travaille, tour à tour, pour les pauvres ou pour les églises, et, le soir, souvent elle s'accoude au balcon, et regarde les choses mystérieuses que Dieu montre, au firmament, aux yeux qui restent ouverts, à la pensée qui sait comprendre. Une douceur infinie descend en elle, et Mme de Bliville ressent cette joie, cette joie ineffable, cette joie sans égale, de se dire : J'ai fait mon devoir !

Et si on la plaignait, elle regarderait, surprise, étonnée.

Pourquoi la plaindre, en effet ? N'a-t-elle pas ce qu'il suffit aux belles âmes : Dieu, la charité, le dévouement filial et le respect des hommes ? Pourquoi la plaindre, puisqu'elle a dans l'âme l'amour que rien n'affaiblit, que rien ne rebute, que rien n'éteint, l'amour des malheureux ? Pourquoi la plaindre, puisqu'elle a donné à son cœur la plus sublime, la plus généreuse des directions, le jour où, accablée sous le poids de l'immolation volontaire, elle lui a dit : " Tout passe ici-bas. L'amour terrestre n'est qu'un rêve, il tombe en cendres ; tu l'as vu, tu l'as compris. Mais, ne pleure plus, mon cœur, ne saigne pas ; il est un but que tu dois atteindre, et tout alois sera joie sainte et divine consolation : SURSUM CORDA !

(FIN.)

CELESTINE

Scenes de la Torrcour on Provenco

I

LE BON ANSELME

A l'orient du fort Saint-Jean, sur la hauteur où est bâtie encore aujourd'hui la ville de Marseille, s'élevait, à la fin du dix-huitième siècle, un édifice de forme gothique, entourées d'irrégulières habitations, et dont l'aspect imposant rappelait aux temps nouveaux un de ces antiques manoirs où se fortifiait la puissance seigneuriale du moyen âge. De son sommet crénelé l'œil pouvait voir, d'un côté, se dérouler avec magnificence la surface d'une mer aux flots d'azur, et de l'autre, une campagne fertile et pittoresque, où apparaissaient dans tout leur éclat les merveilles de l'industrie provençale.

Telle était l'habitation où Anselme menait une vie paisible et heureuse. Ce respectable vieillard, né d'une famille indigente, avait été admis, dès sa jeunesse, au service du comte Vauban. Sa soumission aux volontés de ses maîtres, son exactitude à remplir tous ses devoirs, sa fidélité inaltérable, et surtout son amour pour la religion, lui avaient attiré de bonne heure la bienveillance et l'estime du comte, dont il était devenu l'ami particulier.

Le comte de Vauban, héritier d'une fortune immense, était mort sans postérité ; mais avant de rendre le dernier soupir, voulant récompenser le zèle et la fidélité d'Anselme, il lui laissait par testament l'antique manoir connu sous le nom d'*Hôtel de Vauban*, et une somme considérable d'argent. C'est depuis cette époque qu'on se plaisait à le nommer Anselme de Vauban ; et s'il ne refusa point de porter ce titre, ce fut moins par orgueil que parce qu'il lui rappelait sans cesse les vertus de celui qui fut son bienfaiteur et son ami.

Anselme avait quarante ans, lorsque la mort du comte le mit en possession d'une fortune, sinon considérable, suffisante du moins pour le mettre en état de passer le reste de ses jours dans une aisance honnête. Habitué dès son enfance à vivre de peu, loin de s'enorgueillir de sa nouvelle fortune, et de dissiper ses revenus dans l'extravagance du luxe et l'emportement des plaisirs, il se renferma dans les limites d'une sage économie.

Religieux par sentiment et par conviction, Anselme trouvait dans la pratique des devoirs du chrétien et dans la bienfaisance envers les pauvres, un nouvel aliment à sa piété, une

source inépuisable de consolation au milieu des épines de la vie.

Un mérite aussi supérieur ne pouvait manquer de percer au dehors. Malgré la voile dont sa modestie enveloppait toutes ses actions, Anselme était cité dans toute la ville comme le modèle des chrétiens. Tout le monde l'estimait. C'était à qui l'entourerait de plus le vénération et de respect, et comme l'empire de la vertu est tel qu'il commande l'admiration de ceux qui sont trop faibles ou trop abusés pour en suivre l'agréable loi, l'impiété même la plus audacieuse ne pouvait lui refuser son tribut d'hommage, et joignait ses louanges aux bénédictions des pauvres dont Anselme était comme une seconde providence.

Ce vieillard vénéré avait auprès de lui une jeune orpheline nommée Célestine, qu'il avait recueillie presque à sa naissance, et dont tout le monde ignorait l'origine ; car un mystère environnait son berceau. On disait seulement dans la ville que sa mère était morte en lui donnant le jour ; qu'Anselme, l'ayant adoptée par humanité, l'avait fait élever avec soin auprès de lui, et qu'après lui avoir tenu lieu de père pendant sa vie, il devait, à sa mort, la laisser héritière de tous ces biens.

Mais il n'est point sur la terre de véritable félicité, et Dieu permet que le juste passe quelquefois par le creuset des souffrances et des tribulations afin d'acquérir plus de mérites pour le ciel. Le moment était venu pour Anselme d'entrer dans la voie de afflictions, et d'échanger la paix dont il jouissait contre les douleurs et les violences de la persécution.

Depuis longtemps la France était en proie aux horreurs de la plus affreuse anarchie. Le saint roi Louis XVI n'existait plus. Aux bourreaux du monarque, il fallait des lois plus expéditives, et celles qu'ils appelaient *révolutionnaires* pouvaient seules suffire, disaient-ils, dans les circonstances difficiles où la France se trouvait.

Dès lors un déluge de crimes vint inonder la terre où le trône et l'autel venaient de crouler, où l'insurrection aux bras sanglants se levait menaçante, multipliant les chaînes et les cachots, au nom de la liberté. La noblesse, la vertu, les talents, étaient des titres à la persécution. La modération était proscrite sous la qualification de *modérantisme* ; l'exagération était également punie comme *antirévolutionnaire*. Voulait-on immoler quelqu'un, on l'accusait de *fédéralisme*, sans

même s'embarasser de donner un sens fixe à ce mot. Celui qui fuyait ce tribunal féroce, d'où tant de Français étaient arbitrairement envoyés à la mort, était mis hors de la loi ; celui qui, se confiant en son innocence, osait comparaître devant la sanglante barre, y trouvait toujours un arrêt de condamnation. Il n'y avait aucune victime qui pût sortir des fers de la tyrannie autrement qu'en lambeaux.

Les temples du Seigneur démolis, ou convertis en clubs tumultueux, ne retentissaient plus des cantiques saints et fidèles. L'avidité rapacité des scélérats de tous les pays avaient dépouillé le saint lieu des vases et des ornements sacrés ; les prêtres, mépriés, conspués, étaient traités comme des bêtes féroces, et livrés à la fureur des assassins.

Les touchantes cérémonies de l'Église catholique avaient été remplacées par d'indécentes saturnales en l'honneur de la *Raison*, absurde divinité pour laquelle on a essayé de fonder un culte plus absurde encore. Ô honte de l'esprit humain ! des processions populaires parcouraient les rues de nos cités épouvantées. Là, pour représenter l'idole à laquelle la débauche venait sacrifier, de femmes impudiques recevaient sur des autels improvisés les adorations d'une horde de forcés souillés de vin et de sang.

La morale avait fait place au plus hideux libertinage. La délation était devenue un devoir : accueillie entre père et fils, frères et amis, maîtres et serviteurs, elle avait brisé les liens sociaux.

Au milieu de tant de désastres, le vertueux Anselme pouvait-il se flatter d'échapper à la persécution ?

Le seul moyen de soustraire sa tête au glaive était de chercher un refuge sur la terre d'exil. Mais Anselme n'avait pu se résoudre à la fuite. N'y avait-il donc pas dans sa patrie des hommes malheureux à secourir, à sauver ?...

II

UNE APPARITION

La nuit était sombre et glacée. Un vent violent, qui soufflait de l'est, annonçait les nuages au-dessus de l'horizon ; ses aigus sifflements, semblables à mille voix gémissantes, se mêlaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents. La ville était plongée dans une obscurité profonde, et les vagues retentissantes de la Méditerranée, soulevées par l'ouragan, roulaient leurs masses d'écume jusque sur le rivage, qui tremblait ébranlé par leur choc.

A l'une des croisées du château de Vauban un vieillard paraît chercher à découvrir quelque objet au milieu des ténèbres. C'est Anselme. Au redoublement de l'orage, ses espérances paraissent s'évanouir ; car dans ses yeux roule une larme, et de son cœur s'échappent des soupirs.

A continuer